Année XXI. N° 565 — 28 mai 1921.

LE RÉVEIL
COMMUNISTE - ANARCHISTE.

SUISSE ET ITALIE
Abonnement : une année, fr. 5 ; six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS
Adresser lettres et mandats :
LE RÉVEIL, *rue des Savoises, 6*, GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE
Abonnement : une année, fr. 5 ; six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

Ah ! mais... ça ne finira donc jamais !

Voici plus de six mois que des milliers d'ouvriers chôment et ne voient rien venir, sinon un surcroît de soucis et de privations.

N'exagerons point. Entre la misère des travailleurs en Suisse et celle de leurs frères d'exploitation d'Autriche, et même de la plupart des Etats de l'Europe continentale, il reste encore des progrès à réaliser dans le dénûment, et les bons citoyens de la plus vieille démocratie du monde paraissent y tendre, précisément en ne cherchant, ne réclamant, ne voulant et n'essayant rien.

C'est, en attendant mieux ou... pire, le règne de l'impuissance universelle.

Non pas que quelques remèdes n'aient été envisagés et même appliqués. Ainsi le gouvernement fédéral augmente les droits d'entrée sur les denrées de première nécessité et cherche même à interdire l'importation de tout produit qui peut se vendre meilleur marché que ceux de fabrication suisse. Naturellement, à la muraille de la Chine érigée avec le régime de passeports actuel qui est toujours celui de guerre, viennent s'ajouter ainsi d'autres obstacles aux rapports économiques entre les peuples, et la crise s'aggrave ensuite de toutes les représailles qui sont la conséquence naturelle de chaque interdiction.

Les gouvernements cantonaux s'attachent à augmenter les impôts directs, vu la nécessité soit de pourvoir à quelques travaux publics pour parer dans une infime mesure au chômage, soit de payer les dettes faites au cours des années de guerre cependant que banquiers, industriels et agrariens réalisaient des profits fabuleux.

Il en résulte que moins il y a de travail, plus il lui est réclamé, ce qui au fond s'explique fort bien.

Mais... c'est tout simplement fou. Les ouvriers, qui ne veulent voir que les conditions de l'économie capitaliste et auxquels défense est faite par leurs savants députés et permanents d'en concevoir d'autres, se résignent, car en effet ce qui est, *avec le capitalisme*, ne saurait ne pas être. N'oublions pas que le socialisme soi-disant scientifique se borne à répéter en somme que tout ce qui est réel est rationnel, en sorte que pour le moment le bien-être des travailleurs est à n'en pas douter irrationnel, puisque sa réalisation paraît plutôt s'éloigner.

Eh bien, nous persistons à croire dans notre ignorance que les choses pourraient aller autrement.

Personne n'osera prétendre qu'il est naturel que des millions d'hommes dans le monde s'arrêtent de travailler et surtout qu'il y a intérêt à ce qu'il en soit ainsi. C'est donc un résultat artificiellement obtenu et nuisible. Pourquoi l'accepter sans autre ?

Il est certain, d'autre part, que nous n'avons de rien en abondance, qu'au surplus la grande majorité des humains doit s'imposer des privations, d'où nécessité incontestable d'augmenter toutes les productions — à part celle des armements qui, d'ailleurs, n'est arrêtée nulle part. Comment expliquer dès lors l'arrêt même momentané des activités humaines ?

Machinisme, charbon, matières premières, capitaux, tout ce qui est nécessaire à la production existe, n'a pas disparu tout à coup. Quelle peut bien être la cause qu'immobilise, pour ainsi dire, une grande partie des moyens de production dont tous les pays disposent ?

Ajoutons encore que produire même dans de mauvaises conditions vaut toujours mieux que ne rien produire du tout: Or, si cette vérité élémentaire qu'il faut travailler pour vivre ne s'est pas transformée tout à coup en mensonge, *l'attentat que le capital commet aujaurd'hui contre le travail, est un attentat à la vie.*

Nous ne ferons pas même l'honneur d'une réfutation à l'affirmation que la reprise du travail exige une baisse de salaires et une augmentation de la durée de la journée. Il est certain que la production ne peut qn'augmenter en raison de la capacité de consommation des masses. Est-ce que les pays où les journées sont plus longues et les salaires plus bas sont les plus prospères ? C'est faux même au strict point de vue capitaliste. Il est d'ailleurs absurde et révoltant de demander un plus grand effort pour un bénéfice moindre.

— Tout cela est très bien ! — diront quelques-uns — mais que faire ?

Oui, plus de cinquante ans de socialisme scientifique n'ont pas abouti à indiquer à la masse ouvrière ce qu'elle a à faire, même et surtout dans les situations les plus graves.

Car la seule réponse possible est celle-ci :

— Ce qui est insupportable ne doit plus être supporté, autrement c'est réconnaître que somme toute cela peut continuer ainsi.

Le raisonnement de M. de La Palisse est toujours le plus rigoureusement exact.

Pourtant, si les travailleurs commençaient à se dire :

— Ah ! mais... ça ne finira donc jamais !

Et cherchaient à en finir sur le champ...

Nous en reparlerons.

La Semaine Sanglante

22-28 Mai 1871

Nous empruntons au beau livre d'Elie Reclus, *La Commune au jour le jour*, quelques pages écrites pendant l'horrible massacre, l'un des plus grands dont parle l'Histoire, et qui ne fut tel — ne l'oublions pas — qu'en raison même de la modération dont firent preuve les communards.

Nous n'aimons guère à exalter la violence et à parler de terrorisme ; mais il faut que le peuple sache que la bourgeoisie est sans entrailles, aussi, doit-il, dès le début d'une insurrection, la désarmer, l'exproprier entièrement et ne lui laisser d'autre droit que celui à une vie laborieuse.

Les prétentieux, les ignorants et les fourbes peuvent seuls rêver de dictature ; la révolution est d'autant plus puissante qu'elle suscite plus d'initiatives, d'activités, de réalisations locales, et se poursuit implacablement dans les faits et non dans une législation vaine, visant avant tout à fonder un nouveau pouvoir d'Etat au lieu de développer celui de la masse.

Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes, car rien ne perd autant que la croyance aux sauveurs.

Les 35.000 cadavres — hommes, femmes et enfants — de la semaine sanglante, s'ils doivent nous apprendre que la bourgeoisie est impitoyable et que nous avons cas échéant à l'être aussi à son égard, nous prouvent surtout qu'au salut commun ne peut pourvoir que la communauté tout entière.

* * *

Lundi 22 mai.

Nous nous étions endormis dans la joie du sixième assaut repoussé : les pessimistes eux-mêmes croyaient qu'en raison de cette résistance triomphante, la province interviendrait enfin. pour imposer à Versailles une transaction raisonnable. Les optimistes voyaient déjà, hélas ! il serait trop douloureux de dire aujourd'hui quelle était leur foi !... Aujourd'hui on noua réveille au cri : « Les Versaillais sont entrés. Ils sont au Champs de Mars, ils sont au Trocadéro, ils sont à l'Arc de Triomphe, ils sont aux Champs Elysées, et ils avancent toujours. Ils arrivent en masse. La trahison leur a ouvert toutes les portes. Ils disent eux-mêmes avoir franchi l'enceinte sans avoir tiré un coup de fusil. Les réactionnaires vont leur livrer le reste de la ville. Une autre poudrière vient de sauter. La fumée d'un énorme incendie noircit le ciel. On ne sait ce qui brûle. »

Est-il vrai ? La fin est venue ?

Du boulevard des Capucines, j'ai entendu tirer dans les rues mêmes, dans l'enceinte sacrée de la ville, le canon de la guerre civile. C'était tout près : des boulets se dirigeaient contre le Grand Opéra. Le premier coup me serra à la gorge. J'en éprouvai une douleur physique, comme à la fusillade du 22 janvier, ordonnée sur la place de l'Hôtel-de-Ville par M. Chaudey agissant pour compte de MM. Favre et Trochu, le canon tonnant dans nos murs et portant des messages de Français à Français !

Sur tout mon parcours de la Madeleine au Château d'Eau, sur les boulevards, plus désertés des paasants qu'ils ne l'étaient au temps jadis de 2 à 3 heures du matin, quelques gardes nationaux de bonne volonté improvisaient des barricades. Aucune animation jusqu'aux portes Saint-Denis et Saint-Martin qui font la ligne de démarcation entre les quartiers riches et les populaires. On y allait de bon cœur à la porte Saint-Martin, des citoyens faisaient la chaîne de pavés, d'autres arrêtaient les passants : Citoyen, Citoyenne, à l'ouvrage ! Ce que les enfants accomplissaient de travail était vraiment étonnant ; des garçons se mettaient à deux ou trois pour desceller un pavé que portait ensuite un moutard de cinq ou six ans fléchissant sous le poids du fardeau ; des gamins perchés sur la muraille remplissaient l'office de maçons et même d'architectes ; tous ces échappés de l'école étaient fiers et heureux de jouer — c'est bien là le mot — leur rôle dans la guerre civile.

La nuit, je remonte le faubourg du Temple. Avec une activité fiévreuse, on y accomplit d'immenses travaux. Les hommes creusent et fossoient, des femmes veillent à côté, armées d'un fusil avec baïonnette.

Mardi 23 mai.

Du haut de la Butte Chaumont sur laquelle on met des canons en batterie, la vue sur Paris me rappelle, par sa grandeur imposante, celle qu'on a du Mont Salève sur Genève, le lac et la vallée du Rhône. Est-ce beau, est-ce laid ? Je ne sais, mais le spectacle est splendide, et on le contemple le cœur serré. Parmi les nombreux spectateurs qui regardent avec leur longue vue, les paroles sont rares et brèves. Au rayonnement d'un soleil splendide, la masse des toits n'apparaît plus que d'un brun noirâtre. Quelques lanternes et fenêtres irradient en plusieurs points une lumière éblouissante. Paris s'étale à nos

pieds, vaste plaine rocheuse, immense fourmilière plutôt, dans laquelle pailles et brindilles représentent des clochers, des colonnes et des arcs de triomphe. Mais dans ce fouillis humain, dans ce conflit sanglant des passions acharnées, nulle part, l'homme ne se voit directement, il est trop petit par rapport à la masse. La présence de ce fier et terrible insecte ne se révèle que par des fumées blanches, bleues ou noirâtres. Les blanches proviennent de la poudre en explosion, canonnades et mousqueterie ; nous avons vu les bombes et obus des Versaillais en allumer quelques-uns, les plus considérables, celui du Ministère des Finances qui brûlait déjà depuis hier matin, le Ministère de la Guerre brûle aussi. Le parti de l'Ordre fait son entrée avec la baïonnette qui tue, l'obus qui fracasse et la bombe qui incendie. Contre les Prussiens, j'eusse eu peut-être la force de m'irriter, aujourd'hui de Français à Français, je regarde, je constate et me tais.

Quant à suivre les péripéties de la lutte, c'est impossible pour un spectateur ignorant de stratégie et, de plus, fort mal renseigné sur les positions des parties. Je distingue seulement que Montmartre est attaqué de trois côtes à la fois, et je ne crois pas qu'il soit longtemps tenable. Après Montmartre, les Buttes Chaumont, sur lesquelles nous nous tenons, puis Belleville, puis le Père Lachaise, et après, ce sera fini, et nous retomberons dans la nuit. Cela se devine, mais ne se voit pas. Meurtres et tueries se font dans l'ombre, et le hurlement des batteries ne se perçoit que semblable au japement des chiens dans les fermes lointaines.

Mercredi 24 mai.

Nous en sommes donc venus là. Nous nous faisons la guerre entre concitoyens à la façon des Dacota et des Delaware se brûlant réciproquement leurs villages. On contemple ce spectacle d'horreur avec une froide désespérance, avec un sang froid méprisant. Brûle ce qui brûle ! Précipités au fond de l'abîme, plongés dans le gouffre des désastres, quand on troue tant de poitrines vivantes, quand on écrase tant de cervelles qui pensent, quand nous étouffons dans une mer de sang, que nous font encore monuments et statues, livres et tableaux, paperasses et tapisseries ! Brûle ce qui brûle ! Quand une armée de deux cent mille baïonnettes, avec cinq cents canons et obusiers, se ruent sur nos quartiers, quand la horde des bonapartistes, cléricaux, orléanistes et libéraux combinés s'acharnent sur notre infortunée République démocratique et sociale, quand la France se suicide de ses propres mains, que nous font quelques joyaux de moins au collier de Paris qui expire !

Quand on a perdu « les causes de la vie », ainsi que s'exprime Lucrèce, on voit que le bonheur est peu de chose, et qu'il tient à peu de chose. Quand la racine maîtresse est coupée, tronc et branchages tombent volontiers.

Nuit de mai splendidement belle, d'une beauté de Gorgone et d'Euménide.

La lune brille avec une douce majesté dans les vastes cieux. La Seine apporte des paillettes d'argent dans un lac d'or pâle. Un vent doux et frais se glisse çà et là en frôlant les feuilles palpitantes et les fleurs amoureuses.

Au second plan, le fleuve s'élargit en un étang de fer fondu, c'est la réverbération des incendies : l'eau, la ville, le ciel flamboient. Contre la masse rougeoyante des Tuileries se profilent les noires tours de Notre-Dame. Jusqu'au zénith les flammes lancent des panaches de fumées rutilantes, sanglantes comètes.

Un rossignol vocalise dans les arbres, on l'entend parfaitement, malgré le roulement grondant des canonnades incessantes. Et toute la nuit on distinguait dans l'effroyable cacophonie le tocsin douloureux de Belleville et de Ménilmontant, s'arrêtant, reprenant, puis les appels désespérés des tambours battant la générale. C'est le glas de l'agonie.

Jeudi 25 mai.

La barricade où j'aurais pu être, si je l'eusse voulu, est à quelques centaines de mètres éloignée de la maison que j'habite. Elle est à l'extrémité du pont d'Austerlitz, battue en brèche par une formidable batterie à l'autre tête du pont, par deux ou trois batteries au boulevard Saint-Germain, par une autre au Jardin des Plantes. En sus la gare d'Orléans, transformée en caserne, et les murs de la berge, percés en meurtrières, canardent incessamment les défenseurs de la barricade, soutenue de bien loin par quelques obusiers au sommet du Père Lachaise.

Et la barricade tient toujours. Nous admirons sa fière résistance. Est-ce par centaines, est-ce par milliers, que, depuis ce matin, on la crible d'obus ! et nous allons vers le soir. Mais voici pour la réduire enfin la canonnière d'Arcy, puis une seconde : l'une évolue par amont, l'autre par aval de la barricade, On frissonne en regardant ces monstres terribles, invincibles, invulnérables, arrogants, foudroyants, lâches puisqu'ils n'ont rien à craindre. Plats comme des punaises d'eau, les boulets ricochent sur leur corps de bronze. Sauf des trous d'où s'échappent des balles assassines, leur épaisse cuirasse n'ouvre que sur le devant une gueule longue et formidable : chaque navire n'est qu'un canon. Que leur répondre ? Que leur opposer ? D'un coup, ils démolissent une muraille ; de deux ou trois coups, ils enfoncent une maison. Négligeant la barricade, les canonnières battent des pans de rues entiers à droite et à gauche, qui sont bientôt en feu. En une heure ou deux, la barricade n'est plus qu'un amas de pierres inutiles au milieu de décombres fumantes et, cinq cents contre un, contre les défenseurs du poste avancé de la Bastille et de la gare de Lyon, se ruèrent, baïonnette en avant, les soldats de la division Bruat, soutenus par la brigade De Roja, rive gauche, et rive droite les soldats de la brigade de Mariouse, division Faron. Victorieux, le drapeau tricolore fut hissé au-dessus d'un amoncellement de cadavres, dans une mare de sang.

Vendredi 26 mai.

Les soldats se disent 200.000 faisant leur besogne contre 50.000.

C'est le quart d'un million d'hommes, fils de la même mère. De la ville, leur amour et leur orgueil, ils font une ruine fumante. Ils sont 200.000 esclaves contre 50.000 hommes libres ou qui voudraient être libres. Les uns tuent, arrêtent et démolissent pour le compte de leurs maîtres et seigneurs ; les autres se défendent, ils défendent leur foyer, ils défendent leur idée. Les 200.000 sont innocents à force d'être brutes et stupides ; les 50.000 sont héroïques, mais ils périssent et, avec eux, l'esprit de toute une génération.

Quoi qu'il en soit, ils s'entr'égorgent, ces frères. Et, dans cette atmosphère empoisonnée de poudre puant l'œuf pourri et la viande brûlée, ils s'abordent à coups de pistolet et se répondent par une lame de baïonnette dans le ventre.

O Fraternité douce et sainte que de crimes tu nous coûtes !

Samedi 27 mai.

D'instants en instants, nous entendons dans les gares de Lyon et d'Orléans, dans les chantiers, quelques roulements de feux de peloton ; une douzaine, deux douzaines de coups environ : ce sont les prisonniers qu'on fusille, les hommes que l'on a ramassé dans les caves et greniers et que trois pioupious et leur caporal ont cru suspects, des passants dont la physionomie déplaît aux policiers et mouchards qui pullulent dans nos rues, revolver à la ceinture, casse-tête à la poche, brassard tricolore à la manche d'habit, amis de l'Ordre qui ont trouvé le moyen de ne pas servir la Commune en se réfugiant dans leur loge de concierge ou autre réduit. Ils se vengent des gardes nationaux du Désordre qui ont été au feu et ont payé de leur personne, dénoncent les anciens soldats qui ont la maladresse de se laisser rencontrer en pantalon garance ou en casquette militaire, par conséquent coupables de trahison ou tout au moins de désertion en face de l'ennemi : Fusillés, fusillés !

De derrière nos rideaux, nous en voyons passer de ces malheureux désarmés, bourgeois ou ouvrier, en civil ou avec quelque pièce d'uniforme, ils marchent droit, d'un pas ferme et fier, mais la figure pâle. Dans une heure, ils seront morts.

La Bastille prise, les quartiers populaires du Temple, de Saint-Antoine, de Belleville et du Père-Lachaise restent à forcer.

Sous le ciel lourd de pluie, les bouffées de vent apportent les hurlements de la mitrailleuse, les boulets piochent dans la barricade avec un bruit de grêle. Là bas, les combattants sont tués dans l'ardeur et l'excitation de la lutte, ils ne sont pas assassinés comme ici.

Les gens du quartier commencent à sortir : ils vont prendre connaissance de ce qui se passe au dehors. Ils reviennent avec des récits épouvantables. La berge du fleuve est parsemée de cadavres, les rues aussi. Dans certains cours des corps morts sont amoncelés. On emporte les carcasses par charretées pour les enfouir dans des fosses profondes qu'on recouvre de chaux vive ; ailleurs on les asperge de pétrole, puis on les brûle ; on a vu un convoi de dix à douze omnibus remplis de débris humains.

Un ami qui nous apporte des renseignements nous montre les semelles de ses bottines imprégnées de sang...

Des deux côtés de la Seine un filet rouge coule le long des berges...

En plusieurs endroits, il y a des tas d'armes brisées, de fourniments, de képis, de vareuses, d'effets déchirés, de papiers et de registres brûlés ou fumant encore.

Dimanche 28 mai au soir.

Cerné, attaqué da tous les côtés, le cimetière du Père Lachaise a été envahi par les troupes rurales. Les derniers défenseurs de la Commune ont été massacrés.

Probablement, une période historique vient de clore. Une nouvelle commence. C'en est fini pour notre génération, destinée sans doute à être la spectatrice impuissante, la victime lamentable d'une réaction niaise et furieuse.

Pauvre France, si tu est réellement condamnée à mort, tu n'as jamais été plus en danger ! Après Sedan, que tu es bas tombée par la capitulation Favre-Trochu ! — Et maintenant où vas-tu tomber ? les meilleurs de tes fils, les plus braves, les plus intelligents, l'espoir de leur race, ne sont plus. — Les olsifs et les exploiteurs coalisés ont tué les travailleurs, quelle va être la ruine ? Après la corruption bonapartiste, est venue la lâcheté vis-à-vis des Prussiens, après la lâcheté, viennent les terribles cruautés contre les révolutionnaires — que s'en suivra-t-il ? Oh ! qu'elles sont lugubres les visions qui se déroulent à nos yeux !

Mais advienne que voudra ! Nous ne cédons pas. Nous sommes mortels, mais notre cause est immortelle. Si nous ne triomphons pas, nos fils remporteront la victoire, et si nos fils échouent encore, nos petits fils réussiront. La civilisation périra plutôt que notre idéal social. Le vieux monde est établi sur le privilège de l'oisiveté, le monde nouveau s'établit et s'établira sur les droits du travail. Jadis le travail était esclave, il devint serf, il est toujours exploité, il sera libre et attrayant, n'en déplaise aux bombardeurs et égorgeurs !

Et quand même la France périrait, sa gloire serait d'avoir péri pour l'idée sociale, la plus haute, la plus compréhensive, la plus féconde qu'ait formulée la société humaine... et quand même ils couperaient le tronc de ce bel arbre fruitier, qu'on appelle la France, eh bien ! de ses fortes racines souterraines pousseraient des rejetons nouveaux. Nous sommes fils de notre Terre et ils n'emporteront ni notre ciel ni notre soleil !

Elie Reclus.

NOTES EN MARGE

Le pouvoir.

Le passage suivant d'un article de la *Voix paysanne* est offert à nos réflexions :

Prendre le pouvoir vaut mieux que de le partager. Je sais bien que les conditions idéales chères aux théoriciens d'avant-guerre (concentration capitaliste très avancée dans l'industrie, le commerce, l'agriculture ; organisation et éducation du prolétariat) ne sont pas pleinement réalisées dans notre pays. Nous en serons quittes en prolongeant la période de transition, en acceptant des compromis partout où ce sera nécessaire. *Qnand on délient le pouvoir,* on peut se permettre quelque opportunisme.

La révolution ainsi conçue comme « prise de pouvoir » peut réserver d'amères déceptions. Il s'agit en réalité ni de partager, ni de prendre le pouvoir, mais de le détruire. Car, notons-le bien, ce mot *pouvoir* n'est pas employé pour indiquer un pouvoir de capacité, d'initiative, d'activité, de dévouement, d'intelligence, mais au sens classique de pouvoir militaire, policier et bureaucratique.

Etre le pouvoir ! voilà la grande affaire, ensuite quelque opportunisme, autrement dit reniement de programme, est parfaitement permis. C'est avouer avec un cynisme inconscient la soif de domination remplaçant celle de justice.

Conscients et organisés.

Rien de plus ridicule que cette soi-disant organisation consistant à obtenir des ouvriers l'adhésion à un syndicat pour les secours que chacun espère en tirer et rien de plus.

Voyez l'organisation typographique la plus puissante et la plus ancienne. Elle groupe

bien la presque totalité des ouvriers de la corporation, mais... lisez ceci :

Le mercredi 4 mai, à 20 heures, la Section de Lausanne était réunie en assemblée générale extraordinaire. Le contrôle des arrivées accuse un chiffre de 117 membres présents. Un contre-appel au milieu de la séance fait constater l'éclipse de 43 membres qui s'étaient, au début de l'assemblée, fait inscrire au contrôle comme présents. L'assemblée décide, à l'unanimité contre 8 voix, d'appliquer l'amende complète, soit de 2 francs, à ces membres.

Donc, sur 300 membres que compte la section, 117 seulement sont présents et ne le sont que pour s'épargner l'amende de 2 francs. Et l'intérêt qu'ils prennent à la séance est si vif, que 43 membres s'éclipsent peu après avoir répondu à l'appel.

Ces organisés paraissent surtout avoir conscience — s'ils en ont une quelconque — de perdre leur temps à leur organisation.

Trop de naïveté.

Les journaux ont publié dernièrement la nouvelle suivante :

M. Samuel Gompers, président de la Fédération américaine du travail, dans une lettre adressée à M. Oudegeest, secrétaire de la Fédération syndicale internationale, a déclaré de la manière la plus formelle qu'il devenait impossible désormais à l'association américaine de continuer à faire partie de l'union internationale.

« Le but de la Fédération américaine a toujours été, et ne peut être, en effet, que l'amélioration du sort des travailleurs, tandis que la politique entreprise par la Fédération syndicale internationale, qui implique la socialisation de toutes les industries et vise au renversement du gouvernement des Etat-Unis, est contraire à la sagesse et à la saine raison et ne peut qu'être fatale aux intérêts de la Fédération américaine. ».

M. Gompers croit-il sérieusement au programme de socialisation de la Fédération syndicale internationale d'Amsterdam ? Mais tous les organes corporatifs de tous les pays répètent à qui mieux mieux que l'heure de la révolution n'est pas prête à sonner, qu'ils n'entendent nullement renverser l'ordre établi, mais collaborer avec. Dès lors, pourquoi rompre entre gens parfaitement d'accord ? A moins que ce ne soit dans le but d'augmenter la confusion, nous ne voyons pas de raison pour M. Gompers de s'en aller.

Gompers, Jouhaux, D'Aragona, Thomas et *tutti quanti* se valent et sont bien faits pour s'entendre entre eux et avec tous les gouvernants et tous les exploiteurs.

Vieux mensonge.

Dans une étude historique sur le mouvement ouvrier, nous trouvons cette déclaration du *possibiliste* Joffrin, vieille de quarante ans et qui nous a été servie depuis lors — toujours la même à quelque mots près — par tous les politiciens exploiteurs du socialisme :

Nous préférons abandonner le *tout à la fois* pratiqué jusqu'ici, et qui, généralement, aboutit au *rien du tout :* fractionner le but idéal en plusieurs étapes sérieuses ; *immédiatiser*, en quelque sorte, quelques-unes de nos revendications pour les rendre possibles, au lieu de nous fatiguer sur place à marquer le pas, ou, comme dans le conte de Barbe-Bleue, de rester perchés sur les tours de l'Utopie et de ne jamais rien voir venir de concret et de palpable.

Quelque chose « de concret et de palpable » est bien venu depuis lors : les crises économiques, les expéditions coloniales, les guerres entre différents Etats et enfin la conflagration mondiale, avec les résultats que chacun est à même d'apprécier aujourd'hui. Le prétendu langage de la sagesse apparaît ainsi celui de l'aveuglement le plus imbécile.

Et dire que nos réformistes ne cessent de nous répondre encore : « Assez de mots, des faits ! » Mais le fait absorbant et dominant tous les autres nous l'avons eu : la guerre, avec sa boucherie monstrueuse, immense et une destruction incalculable de richesses. C'est peu à peu, pas à pas, étape par étape, réforme après réforme, en « fractionnant le but idéal » que nous en sommes arrivés là.

Maintenant la situation est encore plus inextricable et exige plus que jamais une solution d'ensemble. Mais la tactique du possibilisme est toujours en honneur. Et en fait de possibilités, le monde ouvrier, avec toutes ses organisations et ses chefs savants, ne voit que le chômage et la misère.

Gardez-vous bien de préconiser autre chose. « Assez de mots, de faits ! » Vivent donc les faits et les méfaits du capitalisme et n'en parlons plus !

Communisme national

Une camarada nous écrit pour protester contre « les confédérations communistes nationales », prévues plutôt que préconisées par nous dans un article de notre numéro du 1er mai. Elle dit notamment :

« Les communistes libertaires doivent combattre « énergiquement toute idée de nation. Leur idéal « libertaire doit repousser toute fédération anarchiste « dite *nationale*. Et leurs fédérations — qui sont par « leur essence même la négation définitive de tout ce « qui est *national* — doivent devenir le premier noyau « d'une organisation en dehors de tout ce qui est « *nation*.

« Les anarchistes communistes n'admettent rien « de ce qui est *autorité* et *Etat*. Comment peuvent-ils « admettre ce qui est *nation* ? Leurs fédérations peu- « vent être locales, même régionales ou revêtir d'au- « tres formes ; mais jamais elles ne doivent avoir « une base nationale et donner à l'humanité actuelle « si profondément nationaliste même l'occasion de « dire : Fédération des anarchistes suisses... fédéra- « tion des anarchistes français... etc. »

Nous croyons que les questions de mots aussi ont leur importance. Ainsi, il nous est arrivé de dénoncer l'emploi abusif du mot *politique*, la contradiction criante de la formule « dictature du prolétariat », etc. Mais, dans le cas qui nous occupe, nous n'admettons pas que la notion d'Etat soit identique à celle de nation. Dans le langage courant, les deux mots sont, il est vrai, employés indifféremment, mais le dictionnaire, lui, fait une distinction.

La nation est ainsi définie : « Réunion d'hommes habitant un même territoire et ayant une origine et une langue commune, ou des intérêts longtemps communs. » Et pour qu'il ne subsiste pas de confusion possible, l'édition citée par nous, qui est d'avant-guerre, donne cet exemple : *La Pologne, qui a constitué un Etat, n'est plus qu'une nation.*

Nous ne concevons certes pas le groupement et la coopération forcés : nous les concevons libres et déterminés donc surtout par les affinités. Or, le fait de parler une même langue, d'avoir certaines mœurs et coutumes particulières, de partager depuis des siècles un même sort, de s'être trouvés déjà associés et coïntéressés, ce fait — disons-nous — sans nous rendre les ennemis de personne, représente indubitablement un ensemble d'affinités propres à mieux assurer l'harmonie, le développement, la durée de nouveaux groupements.

Ne tombons pas dans le travers de croire que nous pourrons aimer tous les humains d'un même amour. Nous aurons toujours des préférences, des sympathies et des antipathies, nos passions subsisteront et ce ne sera certes pas un mal, pourvu que nous ne songions plus à nous tuer, dépouiller et asservir réciproquement. Nous pouvons prévoir que les nouvelles sociétés communistes devront garder pour une période de transition beaucoup des formes d'organisation bourgeoise ; l'essentiel est que le but change avec la suppression immédiate de toute exploitation et la jouissance équivalente de la richesse assurée à tous.

Ne nous faisons donc pas d'illusions inutiles. La différence de langues suffit, par exemple, à empêcher en Suisse allemande un groupement unique des camarades du pays avec les camarades italiens. Il est vrai d'ajouter que cela ne les empêche nullement de faire déjà partie de mêmes groupements capitalistes de producteurs et consommateurs. Mais, en somme, ne voyons nous pas les syndicats obligés aussi de former dans une même localité la section allemande et la section romande ?

Notre camarade a raison en ce sens que le *nationalisme* signifie actuellement l'*étatisme* le plus brutal et le plus belliqueux. Mais il est évident que des confédérations communistes pour être composées d'hommes parlant une même langue, n'aboutiraient certes pas au chauvinisme le plus forcené.

Mais peut-être un changement de mots ne serait-il pas inutile. C'est ainsi que Malatesta avait proposé d'appeler une nouvelle Internationale, *La Mondiale*, précisément pour qu'il fût bien entendu qu'elle n'avait rien de commun avec les précédentes, dans lesquelles l'esprit nationaliste étatiste avait eu le dessus sur l'esprit de solidarité humaine. D'ailleurs, les politiciens recherchent plutôt à proprement parler l'interétatisme que l'internationalisme.

Choses de Russie

Il devient de plus en plus difficile de parler de la Russie, à cause de la confusion d'idées qui s'est produite à son égard et des nombreux documents qu'il faudrait publier et pour lesquels la place nous manque. Mais nous chercherons dans les prochains numéros à faire un résumé de la grande leçon de faits qui se précise peu à peu, même en s'en tenant aux affirmations de la presse ministérielle bolcheviste.

Nous voudrions faire une première constatation pour ceux de nos camarades lesquels — pour ne pas être même apparemment et partiellement d'accord avec la presse bourgeoise — voulaient ménager la dictature étatiste du bolchevisme.

Tout d'abord, en niant toute dictature, nous condamnions aussi celle bourgeoise, tandis que les léninistes en exaltant la leur, justifiaient précisément celle du capitalisme aussi longtemps qu'il sera le plus fort. Il est plus que contradictoire de blâmer chez autrui ce que l'on se prépare à faire soi-même. Sans compter que cela venait après cinquante ans de parlementarisme social-démocratique, impossible à expliquer autrement que comme limitation et contrôle du pouvoir, c'est-à-dire comme l'une des formes de négation de la dictature.

Ce n'est pas tout. Aujourd'hui, l'échec subi par les bolchevistes n'est certes pas l'échec d'une tentative communiste, à laquelle Lénine et consorts n'ont jamais songé, mais bien celui d'un essai de capitalisme d'Etat. Capitalisme pour capitalisme, l'ancien, du moins sous certains rapports, serait de beaucoup supérieur au nouveau. Et les bolchevistes ont dû s'adresser à de vieux maîtres en la matière, milliardaires américains ou autres, pour qu'ils veuillent bien leur enseigner jusqu'aux derniers perfectionnements dans l'art d'exploiter le travail. Défense de s'en étonner ! Il est vrai que si Kerensky avait osé cela, c'eût été la trahison la plus évidente et indéniable ! Mais voilà, il ne l'aurait pas fait au nom de la marxiste dictature du prolétariat !

Rien de plus naturel, d'ailleurs, nous voulons bien le reconnaître, en dehors de toutes les explications et justifications qui nous sont fournies.

Les dictateurs ont déclaré le travail incapable de s'organiser lui-même, et de mémoire d'homme les gouvernants n'ont su à leur tour qu'organiser la destruction, mais jamais la production. Il ne restait donc plus qu'à demander le salut à ce capitalisme que la dictature prétendait vouloir anéantir. C'est ce qui a été fait.

Maintenir l'Etat c'est aussi maintenir le capitalisme. L'un ne va pas sans l'autre. La fameuse dictature — provisoire, comprenez-vous bien ! — devient de plus en plus nécessaire, à part les concessions qu'elle veut bien faire aux... capitalistes étrangers. Car nos camarades sont maintenus en prison, en l'honneur de l'émancipation dictatoriale, et il n'est question que de quelques permissions aux sans parti, autrement dit à tous ceux auxquels il répugne de se dire bolchevistes et n'osent braver la prison pour délit d'opinion. Lisez pour croire dans les communiqués officiels russes les tolérances accordées aux sans parti, car le seul droit légitime est d'appuyer aveuglément le pouvoir et de s'inscrire au parti dont il est sorti.

C'est quelque peu humiliant — avouons-le — que nous ayons pu discuter dans nos milieux de dictature autrement que pour la combattre de toutes nos forces.

Chronologie napoléonienne.

27 mai 1804. — Prestation du serment. — Le clergé compare Napoléon à Josaphat, Mathatias, Cyrus, Moïse, César, Auguste, Charlemagne. Dieu lui a dit : « Siège à ma droite, « sede a dextris meis. Le gouvernement lui « appartient, la soumission lui est due : tel est « l'ordre de la Providence ! » Ils diraient, ces prêtres, s'ils l'osaient, que l'Eternel ayant trompé Madame Lætitia, en avait eu Napoléon.

P.-J. PROUDHON.

En vente au RÉVEIL :

P. KROPOTKINE. La Science moderne et l'Anarchie	Fr. 3 —
— Lettre aux ouvriers occidentaux	— 05
BAKOUNINE. Œuvres, six volumes. Chaque volume séparément	2 50
— L'organisation de l'Internationale	— 05
A. LORULOT. Barbarie allemande et Barbarie universelle	2 50
H.-E. DROZ. Du Rêve à l'Action, poésies	2 50
Errico MALATESTA. Au Café	— 20
— Entre Paysans	— 20
F. ROUGE. Chansons pour rire rouge et jaune	— 20
Charles MALATO. L'assassinat de Ferrer	— 10

Makhno

C'est la bête noire des bolcheviki de Russie et d'ailleurs, qui le présentent aux lecteurs de leurs journaux comme un chef de brigands, de connivence avec les paysans riches (Koulaks) de l'Ukraine.

Makhno se déclarant anarchiste et même réputé comme tel chez ceux qui le connaissent, il était tout indiqué que les gouvernants et aspirants au pouvoir lui jettent la boue, tout comme nos gouvernants bourgeois se font forts de discréditer les mouvements qui les gênent, en jetant la suspicion sur ses adhérents ou en déclaclarant que ces mouvements ont été fomentés par des étrangers au pays. Cela nous promet une belle perspective pour le cas où les communistes, à l'instar de leurs amis de Russie, réussiraient à remplacer ceux qui nous gouvernent aujourd'hui, car en fait de dictature du prolétariat, ce sera toujours la dictature d'un parti, comme à présent.

Pour ce qui est de Makhno, nous transcrivons ici le résumé d'un chapitre du livre paru en allemand sous le titre : *Comment vivent l'ouvrier et le paysan en Russie,* livre dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui s'intéressent aux choses de Russie. Quoiqu'il soit écrit par un syndicaliste allemand, et même à cause de cela, il révèle bien des côtés de la vie de ce pays, côtés qui n'ont pas encore été traités à ce que nous sachions.

* * *

Makhno s'est distingué dans les soulèvements contre Skoropadski, contre les Allemands et Autrichiens, où il acquit une réputation bonne et mauvaise à la fois.

Quoique se disant anarchiste, il est plutôt paysan ukrainien qu'anarchiste théoricien et la confiance dont il jouit parmi ses compatriotes est due au faitqu'il incarne l'esprit des paysans de l'Ukraine.

Cet esprit anarchiste consiste en ce que le paysan de l'Ukraine ne veut reconnaître aucun gouvernement, ce qui représente la négation de l'Etat ; ils combattent les fonctions de l'Etat en s'opposant à l'enrôlement militaire, en haïssant les employés de la bureaucratie et en se refusant de payer les impôts, ce qui ne les empêche pas de défendre leurs libertés en sacrifiant tout.

Cet état d'esprit à tendances anarchistes provient d'une part d'un besoin naturel de liberté, mais surtout des conditions de vie des dernières années de guerre et de révolution. Dans l'espace de six ans certains arrondissements, comme Kiew, Poltava, Berliansk ont eu jusqu'à treize gouvernements différents qui, vu l'état de guerre, ont dû se montrer sous le plus mauvais jour, par la réquisition du blé, des chevaux, etc., et en exploitant les paysans de toute façon comme moyen de guerre.

Revenu à Moscou après plus de dix ans de déportation en Sibérie pour avoir tué un fonctionnaire du czar, Makhno se rendit peu après dans son village natal, à Gulaï-Polo en Ukraine, où il organisa avec Tschubenko, Gribelenko, etc., en tout sept camarades, la résistance contre les Allemands et la Skoropadski-Wasta.

Avec quelques fusils, ils firent prisonniers les premiers jours quatre-vingts soldats de Skoropadski, recueillirent des fonds de combat et acquirent pour la somme de 3000 roubles une mitrailleuse, quelques bombes et un revolver.

Makhno est un excellent et ardent orateur, ce qui fit affluer vers lui une foule de paysans pour se mettre sous ses ordres, de sorte que vers la fin de 1918 il disposa d'une armée de 50,000, selon d'autres de 70,000 hommes.

Tous les autres généraux et aventuriers ne jouissaient de la même confiance, et ce que les Allemands et Skoropadski ne purent obtenir des paysans, même par la force, à Makhno ils le fournirent volontairement, et ainsi Makhno put envoyer à Moscou 300 wagons de blé, ce qui lui valut les louanges du journal bolcheviste *Isvestia.* L'armée de Makhno occupa à cette époque un front de plus de 300 kilomètres.

C'est ainsi que les Allemands et Autrichiens comme Skoropadski ont été chassés de l'Ukraine sous Makhno et non pas par l'armée rouge qui se forma plus tard. Cette constatation historique d'une grande importance nous démontre que de grandes armées modernes bien organisées peuvent être vaincues par des paysans, comme cela avait été le cas pendant la Révolution française, ainsi que dans la guerre de guérillas au Mexique par le général paysan Zapata, comme aussi pendant la révolution russe.

La dépendance économique de la Russie centrale des contrées riches de l'Ukraine, la nécessité pour le gouvernement bolcheviste de combattre la contre-revolution menaçante sous Petliura, Kalédine, Grigoriew, Dénikine, Wrangel, l'opposition de Makhno à tout gouvernement bolcheviste en Ukraine, firent que le gouvernement de Moscou tenta d'abord de gagner Makhno avec son armée, dont on craignait que l'action s'étendrait également à la Russie centrale.

Makhno ayant demandé des armes et des munitions au gouvernement bolcheviste et leur envoi se faisant attendre (les bolchevistes ne tenaient pas du tout à augmenter la force armée des paysans), il convoqua une réunion à Gulaï-Polo des paysans de l'Ukraine (Powatanzy), et là les socialistes révolutionnaires de gauche et les maximalistes condamnèrent la conduite des bolchevistes. Mais les paysans eurent encore confiance en ceux-ci et demandèrent la suppression des passages de la résolution défavorables à Moscou. Comme cela ne changea rien à l'état de choses et que les armes et les munitions n'arrivaient toujours pas, une seconde conférence fut convoquée en mars 1920, conférence qui fut dissoute par les bolchevistes. Ceux-ci envoyèrent ensuite l'anarchiste Roschtschin-Grossmann, professeur à Moscou, vers Makhno, pour engager celui-ci à rentrer avec toute son armée dans l'armée rouge, tout en conservant le commandement de la première sous les ordres du généralissime bolcheviste. Makhno refusa cette alliance pour la raison « qu'il ne voulait pas travailler avec ceux qui se proposaient de conquérir le pouvoir ».

Cet échec valut à Makhno de la part de Trotzky la réputation de bandit et de traître, ce qui ne l'empêcha pas de combattre autant les généraux contre-révolutionnaires que les bolchevistes.

Se trouvant placé entre l'armée rouge et celle de Dénikine, il dut céder aux attaques de cette dernière, faute de munitions et d'armes, et se retirer sur le Dniepr après avoir perdu presque toute son armée.

Vers la fin été et en automne 1919, Makhno put former une nouvelle armée et en tombant dans le dos de Dénikine, il déchargea l'armée rouge qui avait dû se retirer également devant les forces de Dénikine. En coupant ainsi l'armée de ce dernier, dont une partie avait avancé en Russie, tandis que l'arrière-garde se trouvait encore en Ukraine, l'avant-garde contre-revolutionnaire se trouva privée de munitions et de vivres et dut se retirer, ce que l'armée rouge mit à profit pour prendre l'offensive. La plupart des connaisseurs et des participants ont la conviction que Dénikine serait arrivé à cette époque à Moscou, si Makhno n'avait pu s'interposer.

Cela lui valut de nouveau l'estime des bolchevistes et la mise hors la loi, qui avait été prononcée contre lui par ces derniers, fut annulée.

Au commencement de 1920, les bolchevistes se rétablirent de nouveau en Ukraine et Trotzky demanda le désarmement de l'armée de Makhno, ce que celui-ci refusa. Il fut de nouveau déclaré hors la loi et se réfugia avec le reste de son armée, dont la plupart des combattants s'étaient rendus à leurs travaux des champs, dans les forêts entre Poltava, Berdiansk et Alexandrowsk.

Lorsque l'Entente eut trouvé un nouveau manœuvre de la réaction en la personne du général Wrangel, les paysans, qui s'étaient d'abord accordé avec les bolchevistes, mais s'en séparèrent dès qne ceux-ci remirent en honneur les réquisitions, se soulevèrent contre eux et firent de nouveau appel à Makhno, qui se mit immédiatement à attaquer Wrangel. Mais les bolchevistes déclarèrent qu'il travaillait de commun accord avec celui-ci, ce qui avait l'apparence de la vérité, parce que les paysans luttaient également contre les bolchevistes.

En réalité, ils combattaient indistinctement les Polonais, Wrangel et les bolchevistes, c'est-à-dire toutes les armées qui se trouvaient sur leurs terres. Contents, lorsqu'ils pouvaient chasser l'ennemi, ils ne le poursuivaient pas et retournaient à leurs travaux dès que cela leur paraissait utile.

Vers la fin de septembre 1920, l'armée de Makhno s'était reformée et après avoir réussi quelques opérations contre Wrangel, Makhno demanda une seconde fois la mise en liberté de ses amis Eichenbaum (Wollin), Tschubenko et Gribelenko, qui se trouvaient aux prisons de Moscou et de Charkow. Contrairement à la première fois, où Rakowsky ne répondit pas même à la lettre de Makhno, les bolchevistes accédèrent cette fois à la demande, puisqu'elle était appuyée par une forte armée et en même temps Makhno fut de nouveau réhabilité et sa mise hors la loi annulée.

La fausseté du bruit selon lequel Makhno fut accusé de faire cause commune avec Wrangel résulte de l'article suivant, paru le 20 octobre 1920 dans un journal gouvernemental bolcheviste, publié en anglais sous le titre *Russian Press Review :*

Le Commissariat de guerre a publié la rectification suivante :

La presse française, comme on le sait, écrit beaucoup sur l'alliance de Makhno et de Wrangel. La presse soviétiste a publié en son temps également des documents qui démontraient l'alliance formelle entre Wrangel et Makhno. Il a cependant été prouvé que ces informations n'étaient pas exactes. Indubitablement Makhno a soutenu Wrangel comme l'armée polonaise en combattant contre l'armée rouge, mais une alliance formelle n'a jamais existé entre eux. Tous les documents qui furent publiés sur l'alliance entre Makhno et Wrangel avaient été faussés par ce dernier. Un chef de bandits de la Crimée, au nom de Vodin et qui opérait sous le commandement de Makhno, reçut cependant des indications de l'état-major de Wrangel, mais il n'y eut entre les deux aucune alliance. Toute la fraude avait été imaginée par Wrangel pour tromper les impérialistes francais et autres.

Il y a quelques semaines que Wrangel chercha effectivement à entrer en relations avec les forces de Makhno et envoya deux délégués au quartier général de celui-ci pour entamer des négociations. Les makhnovistes montrèrent qu'ils n'avaient rien à faire avec Wrangel. De plus, les avances de ce dernier leur montrant leur erreur de combattre l'armée rouge, ils s'unirent à l'armée des Soviets du sud pour lutter ensemble contre Wrangel. Tôt après ils proposèrent effectivement au commandant de l'armée rouge de commencer une action commune, ce qui fut accepté sous certaines conditions. Actuellement Makhno exécute ses opérations de guerre sous la surveillance directe et les ordres du commandant de l'armée du sud, le camarade Frunze.

Ce document démontre suffisamment que toutes les nouvelles sur les alliances de Makhno avec Wrangel sont fausses.

Pour ce qui a trait à l'affirmation que les partisans de Makhno avaient soutenu *de fait*, c'est-à-dire indirectement Wrangel en combattant contre l'armée rouge, il y a ici aussi un détournement voulu des faits, un mensonge délibéré.

Ce ne furent pas les paysans qui combattirent la révolution, mais bien l'armée centraliste rouge qui fit la guerre aux paysans révoltés pour les terrasser avec Makhno. Ces paysans ne veulent pas d'un nouveau gouvernement et se soulèvent aussi bien contre les bolchevistes que contre tous les anciens généraux du czar.

L'action commune des paysans avec l'armée rouge démontre qu'ils préfèrent celle-ci aux autres sous certaines conditions, mais dès que leur liberté est menacée ils repoussent aussi les soldats du bolchevisme oppresseur.

Il y a en Russie de fortes divergences de vue au sujet du mouvement de Makhno. Les bolchevistes aussi bien que les contre-révolutionnaires le condamnent. Les mencheviki ainsi que les socialistes révolutionnaires de droite, même une partie de ceux de gauche, condamnent les basses manœuvres des bolchevistes contre Makhno, mais aussi le mouvement des paysans, parce qu'ils préconisent une armée unitaire centralisée et sont contre les partisans. Les maximalistes, les socialistes révolutionnaires de gauche et la plus grande partie des syndicalistes, ainsi que les anarchistes, défendent les paysans, parce qu'ils ne veulent pas de domination de partis et qu'ils combattent tout centralisme.

Comme conclusion nous pouvons constater que les paysans de l'Ukraine luttent pour leur indépendance et qu'ils ne veulent pas de gouvernement venant du dehors, comme tous ceux qu'ils ont subis jusqu'à présent. La question s'ils sont capables de régler leurs affaires sèlon les principes de liberté, question qui est d'une grande importance historique, ne put et ne peut être résolue par tel ou tel gouvernement ; c'est l'affaire des paysans d'Ukraine eux-mêmes.

* * *

Note du traducteur. — Il appartiendra naturellement à l'histoire de déterminer si le mouvement des paysans ukrainiens avec Makhno doit être rapproché de celui des Vendéens pendant la Révolution française ou s'il est réellement un mouvement révolutionnaire indépendant. En face des attaques plus ou moins ridicules de certaines presse soi-disant révolutionnaire, il était nécessaire de placer ici ce petit résumé, forcément très incomplet, ne serait-ce que pour mettre tout esprit sincère sur ses gardes et pour retenir un jugement que personne n'est à même de contrôler dans son ensemble pour le moment.

Ph.

Genève. Impr. Unions Ouvrières.